

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 12

Artikel: La poignée de mains : au point de vue du savoir-vivre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

élégant monastère aux campaniles dorées, qui, tout le jour, résonnent des voix pures des jeunes novices.

Et ce sont à chaque pas, dans les rues animées par les petits ivostchiks en cafetans bleus, sur les trottoirs étroits qui courent entre les maisons peintes, des rencontres amusantes ou bizarres. Tantôt c'est un pope jeune et beau, en robe grise ou marron, ses cheveux flottants sur les épaules, sa barbe soignée, étalée en éventail, pour laisser entrevoir la grosse chaîne d'argent qui scintille à son cou; d'autres fois, c'est un moine en bonnet de velours, le visage encadré de boucles blanches; puis un Chinois avec sa tresse pendante et ses petits pieds, ou un Tartare aux yeux pétillants d'intelligence, dont la tête rasée ressemble à une boule.

LES PRODUITS

Assez originaux aussi les marchés : d'abord les boucheries, les amas de viande dépecée par quartiers à la hache, quand elle est gelée, avec, au bout de la boutique très vaste, le scintillement de la lampe sacrée allumée devant un icône.

Les poissonneries ont un cachet plus particulier encore : partout des piscines profondes, entre lesquelles le public circule à l'aise; dans ces piscines, les poissons de tous les fleuves de la Russie que l'on achète vivants et que l'on prend au filet.

Dans des baquets baignent aussi — j'ignore pourquoi — de mignons petits pores, si petits, si blancs, e groin si rose qu'on les prendrait pour des bêtes en sucre. On les fait rôtir entiers et on les sert entourés d'une neige de raifort.

Quant aux fruits, aux légumes, ils abondent sur les marchés.

Non seulement l'horticulture russe suit, avec succès, les traces de la nôtre, mais peut-être nous dépassera-t-elle bientôt.

Chez nous, on cultive beaucoup dame routine; ici, au contraire, on va, parfois même d'un bond téméraire, au dernier projet, à la plus récente découverte.

D'ailleurs, le fruitier de la Russie est sans rival : il s'appelle la Crimée.

Et la Crimée est une autre Italie avec ses magnifiques vallées semées de villas et de ruines, une Italie qui a des forêts de chênes rouges et de frênes, de grenadiers et d'orangers.

Avec son sol fertile et son radieux soleil, la Crimée a un ciel ouvert sur l'Europe, un autre sur l'Asie.

Le Danube lui apporte les produits et les échos d'Occident, tandis que la mer d'Azoff la met en rapport avec l'Orient. De plus, elle touche à Constantinople et, par le chemin tout bleu des Dardanelles, regarde la côte méditerranéenne.

A chaque pas, en Russie, tantôt devant un spectacle, tantôt devant un autre, on est frappé de la vitalité de ce pays.

Dans les classes supérieures, les Russes ont une nature mobile, ardente, un esprit complexe, une intelligence très souple.

Les paysans ont gardé leur ténacité, leur foi, avec les vertus primordiales des forts : endurance, douceur, résignation, calme, bravoure.

Cette masse compacte de la nation, quelle terre vierge, quel fonds extraordinairement puissant !

Née d'hier, pour ainsi dire, dans l'Europe chancelante et vieillie, la Russie aura un magnifique rôle à jouer.

Les Russes de tous les partis sont d'accord sur ce point : la grandeur future de leur patrie, son rôle prépondérant dans les destinées de l'Europe.

(La France.)

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXVII

Tout allait donc pour le mieux dans les deux ménages; c'était à croire que l'absence momentanée de ces dames et leur séjour à Genève avaient exercé sur elles une heureuse influence.

Et nos deux compagnons de plaisir, qui n'étaient pas restés insensibles aux témoignages d'amitié que leurs épouses — rajeunies par un costume à la mode — leur avaient donnés, étaient au troisième ciel, tout en ayant l'air de se demander s'ils n'étaient pas victimes d'une illusion.

Dans les confidences qu'ils échangeaient en

se rendant à leur village, dès la gare d'Echalens, quand, accélérant le pas, ils se trouvaient à quelque distance de leurs épouses, ils durent reconnaître combien il était plus agréable de vivre ainsi en bonne harmonie entre mari et femme.

— Eh bien, disait Favey en passant le bras sous celui de son beau-frère, ça ne pourrait pas mieux aller avec nos gouvernements; on dirait presque qu'on vient de se marier.

— C'est vrai; elles sont à croquer, comme on dit.

— Jamais je n'ai vu la mienne plus guillerette..... Il faut tâcher que ça dure, reprit Favey.

— Je ne demande pas mieux, fit Grognuz; mais pourvu que la Marienne ne se réveille pas toute gringe demain matin.

— Ah! ma foi, il te faudra agir en conséquence, il te faudra être genti. D'ailleurs, tu me diras ça demain le tantôt en allant prendre un demi chez Isaac pour lui dire bonjour. Epi nous allons passer l'acte jeudi; nous les prendrons avec nous; on fera un bon dîner ensemble à l'hôtel avec le notaire et le mossieu qui achète, et ce sera encore un bon jour de passé.

— C'est juste, je ne pensais déjà plus à cet acte.

— Aloo! ça ne m'étonne pas; c'est à force que tu es content de retrouver ta Marienne.

— Dis pas des bêtises, répond Grognuz, tout souriant.

Arrivés au village, Mme Grognuz, toujours fort gaie, dit à son mari : « Philippe, va-t'en vite chercher la clef chez Sami, et dis à la Françoise de me prêter une miche jusqu'à demain. »

Puis s'adressant à ses deux parents : « Nous ne voulons pas nous quitter comme ça, vous allez venir manger un petit morceau avec nous, sans compliments. Nous trouverons des œufs, et une omelette est bientôt faite ».

Grognuz ne tarda pas à les rejoindre; il tourna la clef dans la serrure, frotta une allumette sur le fond de son pantalon et alluma la lampe qui se trouvait sur la table de la cuisine, une de ces cuisines spacieuses, comme on en trouve encore fréquemment dans les anciennes habitations de la campagne.

Mme Favey qui avait, dans le village, la réputation de faire des omelettes délicieuses, dit à sa belle-sœur :

— A présent, Marienne, laisse-moi seulement faire, pendant que tu mets la table.

— Eh bien, si tu veux, elle sera meilleure... La toupine du beurre est là, au bas du petit buffet.

De légères bûches de sapin flambèrent bientôt sur le large foyer, illuminant la cuisine jusque dans ses plus sombres recoins.

Le beurre crépita dans la poêle, et Mme Grognuz avait à peine mis le couvert, que déjà l'omelette trônait au milieu de la table, exhalant autour d'elle un fumet appétissant.

Grognuz alla chercher deux bouteilles de bon vin de *La Côte*, et les déposa sur la table en disant :

— Celui-là doit être bon... épi, vous savez, quand il n'y en a plus, il y en a encore... Débouché voir, beau-frère.

Tous prirent place autour de l'omelette et s'empressèrent de trinquer en se souhaitant mutuellement une bonne santé.

Vers la fin de ce modeste repas, qui fut très animé par la bonne humeur de chacun, Favey prenant sa femme par la taille lui donna quelques gros et bruyants baisers. Grognuz, le regardant du coin de l'œil, fut heureux que ce bon mouvement lui donnât l'occasion d'en faire autant.

Pendant ce temps, la chatte, frôlant les jam-

bes de son maître et prenant des airs câlins, semblait aussi solliciter quelques caresses.

— Marienne, s'écria tout à coup Grognuz, regarde voir la minette qui est jalouse!...

— C'est vrai... pauvre Emma!... — on se souvient que c'est le nom de la chatte — viens un peu sur mes genoux... Tu es tout étonnée de voir ton maître si galant... On verra si ça dure...

— Il ne tient qu'à toi, Marienne, répliqua vivement Grognuz.

— Oh! pas à moi seulement, Philippe... Qu'en dis-tu? fit cette dernière en tirant gentiment l'oreille de son époux.

C'est sur ce ton que se termina la soirée; c'est dans ces heureuses dispositions que les deux couples se séparèrent et se serrèrent la main on ne peut plus cordialement.

Avant d'aller se coucher, Mme Grognuz voulut voir « si ses petites bêtes » avaient été bien soignées. Son mari l'accompagna.

Les poules, dormant paisiblement sur leur perchoir, n'entrouvèrent pas même un œil à leur arrivée; aussi s'éloignèrent-ils bientôt pour aller rendre visite à la chèvre. Cet animal si paisible et si amical, que Mme Grognuz avait soigné et traité pendant tant d'années, ne la reconnaissant pas dans son nouveau costume manifesta de la mauvaise humeur.

En voyant les deux grands nœuds de rubans, qui se dressaient sur le chapeau de sa maîtresse, comme deux cornes, la chèvre baissa la tête, dressa les oreilles et fit mine de vouloir vigoureusement cogner.

— Eh bien, fit Grognuz, il ne faut pas la chicaner, Marienne; elle se gêne un peu de toi; il faut attendre que tu mettes ta robe des jours... Allons nous réduire.

— Je crois, pardine, que tu as raison, Philippe; allons.

(La fin au prochain numéro.)

La poignée de mains

au point de vue du savoir-vivre.

Il nous tombe sous la main un ancien numéro du *Petit Journal*, dans lequel *Ann Sèph* donnait sur la poignée de mains les règles de convenance et de savoir-vivre qu'on va lire, et dont quelques particularités peuvent encore être ignorées de plusieurs :

« On ne tend pas la main aux gens que l'on voit pour la première fois, dès le début de leur visite, à moins que ce soit par suite d'un mouvement bienveillant, charitable, pour les encourager, les mettre à l'aise ou, encore, si ce sont des personnes adressées par un ami commun, et afin de ne pas faire mentir le proverbe :

« Les amis de nos amis, etc. »

A la fin d'une première entrevue, on ne donne pas non plus sa main, si des relations mondaines ultérieures ne doivent pas s'établir entre les deux interlocuteurs. Toutefois, il arrive qu'à première vue une sympathie aussi vive que soudaine s'établisse entre deux personnes. Alors, si on a été subjugué et si on s'aperçoit que, de son côté, on n'a pas été désagréable, on peut avancer sa main; c'est la manifestation extérieure de ce sentiment presque irrésistible qui vient de naître dans le cœur. Mais on mettra dans ce geste spontané une nuance de réserve, de timidité, comme si l'on disait : « Je risque de me faire trouver bien familier. » Et en effet, cette manière rapide de procéder pourrait fournir matière à critiques.

Jamais un homme ne présente le premier sa main à une femme. C'est elle qui doit avoir l'initiative de ce mouvement. C'est la reine qui parle la première » et dans les rapports mondains, la femme est reine; elle a, du moins, la prééminence sur l'homme. La femme en ten-

dant sa main à l'homme semble lui dire : « Vous êtes assez connu, ou vous m'avez donné assez de preuves de bonne éducation, de sûreté de caractère, pour que je vous accorde cette marque de confiance. »

Il s'agit des jeunes filles aussi bien que des femmes mariées.

Pour les mêmes raisons, à peu près, un homme ne tend pas la main à son supérieur, il attend que celui-ci la lui offre, et il doit la lui offrir. Nous entendons parler aussi de la supériorité donnée par l'âge. Les jeunes filles et les jeunes femmes se laisseront donc tendre la main par les dames plus âgées.

Lorsqu'un homme serre la main d'une femme, il ne doit pas la lui broyer comme à un camarade. Il lui fait simplement sentir l'étreinte de sa main et s'incline en signe de respect et de reconnaissance. Il agira de même à l'égard des hommes placés au-dessus de lui, par l'âge surtout ; mais il peut presser leur main un peu plus fort.

Il est des gens qui ne font que vous toucher la main. Cela est impertinent. La poignée de mains doit être franche. Arrangez-vous pour ne pas offrir la main ou pour ne pas vous la laisser offrir, si vous ne voulez pas serrer celle qui se tend vers vous. Un de mes amis assure que cette façon de donner la main indique un caractère faux ou très méfiant ; moi je pense qu'elle implique aussi l'orgueil, le dédain. — Ceux qui ne vous tendent qu'un ou deux doigts ne sont pas plus polis ; en outre, ils dévoient leur nature froide, indifférente ou trop égoïstement réservée. C'est également un manque d'éducation de retenir trop longtemps une main dans la sienne. On peut gêner ceux dont on emprisonne ainsi la main, et cela témoigne de trop d'aplomb, de suffisance, peut-être même d'un certain mépris d'autrui. »

Origine du bœuf gras. — On sait que la promenade du bœuf gras, abandonnée depuis de longues années par les Parisiens, a eu lieu dernièrement. On en explique ainsi l'origine :

Durant longtemps, les lois civiles et religieuses ont été d'accord pour proscrire, pendant le carême, l'usage des aliments gras ; il n'y avait d'exception qu'en faveur des malades.

Les bouchers n'avaient nulle part le droit d'étaler ou de vendre la viande en temps prohibé, sans s'exposer à des peines sévères. Néanmoins, pour satisfaire aux besoins des personnes exemptes de l'abstinence, il fallait quelqu'un qui pût procurer cet aliment sur un ordre du médecin.

On établit donc le boucher du carême, et, pour ne pas blesser de justes susceptibilités, il y avait un concours annuel entre tous les gens de cette profession, en sorte que le privilège appartenait à celui produisant le bœuf le plus beau et le plus gras au jugement de tous les gens de la localité.

Ce bœuf, couronné de fleurs, était triomphalement promené, au son de la trompe, par les rues et les carrefours de la ville, afin que tout le monde pût connaître le boucher du carême et son merveilleux produit.

Croquer le marmot — Vient-on savoir d'où vient l'expression si fréquemment employée de « croquer le marmot ? » C'est l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* qui va nous répondre :

« Au temps de la féodalité, on appelait *marmot* un gros marteau qu'il fallait soulever pour faire ouvrir la porte des manoirs. Quand on attendait longtemps, on disait : *J'ai fait craquer le marmot*. Par une espèce de jeu de mots, on a fait de là l'expression *croquer le marmot*, qui veut encore dire aujourd'hui attendre. »

» En Bretagne, on dit dans le même sens : compter les chevilles de la porte, ou encore : *jobber*. »

Quand botsè-t-on d'étrè amoeirào ?

Ma fà, po dè derè quand on botsè d'étrè amoeirào, l'est prào molési ; kà y'ein a que lo sont tota lào vià et dâi z'autro qu'ein ont vito prào. Po savâi quand cein coumeincè, n'est pas malin. Lè bouébo et lè bouébettès sè guegnont dza d'ao teint que vont à l'écoula ; mà n'est diéro què quand l'ein sont frou et que sont dè la jeunesse que cein coumeincè po tot dè bon ; kà ein sè raccompagneint la demeindze né ào bin après onna danse, lo tieu coumeincè à borattà, et quand on valet a trovà onna gaupa que l'ài plié et que lài convint et que la grachàosa est d'accou, lè z'amoeirào sont bintout dein lo bounheu ; mà po diéro dè temps ? Cein est bin cazuet. Po lè z'ons cein dourè ; mà po d'ài z'autro on lè pào bintout traci dè la lista dâi z'amoeirào.

Ora, y'ein a que ne traovont rein à lào potta ào bin que ne pàovont pas preteindrè à cein que voudriont et ma fà après on refus, adieu lo bet d'accordàiron ; et quand nion ne vint contà fleurette à 'na grachàosa, la pourra pernetta est bin d'obedjà dè dzourè quie et faut dâi iadzo atteindrè rudo granteims et petètrè tota sa vià sein poâi conteintà son pourro tieu.

— Quand botsè-t-on d'étrè amoeirào ? demandàvè on valottet à 'na villhie dè septantè-cin ans.

— Eh, mon valet, se repond la pernetta, tè faut cein demandà à 'na pe villhie què mè.

Ora, attitudè cein qu'ein peinsàvè onna pe villhie :

Lâi avâi dein lo temps, à Vevâi pè lo bet dè la vela, dâo côté dè La Toy, onna villhie qu'aproveivè d'ài quatre-vingts, qu'on lài desâi la mère Bonavaux. Sta villhie tegnâi onna petita boutequa iò le veindâi dâi z'allumettès, dâo savon et autro z'affèrès et iò lè dzeims allâvont atseta pè pedi po la pourra fenna que n'ètâi pas bête, allâ pi ! et qu'arâi z'u prào dè cabosse po fère on làivro, kà l'avâi la nortse po fère d'ài versets.

Le demàoravè tsi lo père T....., on bravo et dign' hommo, qu'ètâi adè on pou risolet et farceu, quand bin n'ètâi pequa dzouveno. Onna né que revegnâi dâo sacclio, que tot lo mondo droumessâi dza pè la mâison, ne sè pas se lo fe espret ào na, mà tantîa qu'ein passeint devant la porta à la mère Bonavaux, s'eimbonmè on pou contrè que cein reveillâ la villhie. Ora, ne sè pas se le sè peinsâ que lo père T..... avâi einviâ d'allâ ài felhiès ; mà adè est te que lo leindèman le lài fe portâ on bocon dè papâi iò l'avâi marquâ :

Abandonnez, monsieur, de folles entreprises,
Qui ne sont plus, hélas ! à notre âge permises ;
Car vous seriez puni, soyez-en bien certain,
De vouloir rallumer un volcan mal éteint !

Recette.

Aloyau braisé. — Prenez un aloyau contenant tout le filet. Enlevez les os de l'échine, parez en forme de carré long ; ficelez et posez dans une braisière. Salez et mouillez à moitié de hauteur avec du vin blanc et du bouillon fait d'extrait de viande Liebig délayé dans un peu d'eau. Après deux heures de cuisson, retournez l'aloyau ; faites cuire encore deux heures et retirez. Egouttez, débidez et dressez sur un plat chaud. Servez en accompagnant de la cuisson dégraissée, passée et mise dans une saucière à part et dans laquelle vous aurez mis, pour corser la sauce, gros comme une noisette de Liebig.

Théâtre. — Guillaume-Tell. — Nous nous empressons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les dernières représentations de ce beau drame patriotique. Ces dernières représentations, au nombre de trois, seront données comme suit : l'une ce soir et deux demain, dimanche, la première à 2 h. et la seconde à 8 h. De longtemps peut-être nous n'aurons une occasion aussi favorable d'applaudir sur la scène notre belle légende nationale, à la représentation de laquelle de gracieux ballets et de magnifiques décors ajoutent un éclat tout particulier. C'est donc la dernière qui sonne : ceux qui ne sauront pas en profiter le regretteront certainement.

Soirée de la Société littéraire. — Il est trop tard pour revenir en détail sur cette soirée dont tous nos confrères ont rendu compte avec de justes éloges. La représentation de deux amusantes comédies, où d'aimables demoiselles de notre ville ont bien voulu affronter les planches et remplacer des travestis plus ou moins réussis, a fait grand plaisir. Certains rôles — nous ne nommerons personne — ont été tenus avec un réel talent d'interprétation, beaucoup d'aisance et de naturel.

M. D., qui dirige ordinairement les répétitions, s'était donné beaucoup de peine et nous le félicitons du résultat.

L'orchestre de la *Littéraire*, créé par elle, a été vivement applaudi dans l'exécution de son programme très heureusement composé. En fort peu de temps, depuis sa formation, il a fait des progrès vraiment remarquables sous l'habile et toujours aimable direction de M. Pazetti. Et chaque fois qu'il a pu se rendre utile et contribuer à une bonne œuvre, il est accouru avec le dévouement le plus empressé. C'est ainsi qu'à Noël nous l'avons vu égayé, par son joli répertoire, la soirée de la *Paternelle* et qu'à diverses fois il est allé réjouir le cœur des malades de nos hôpitaux.

Tous nos encouragements, toutes nos sympathies à la *Société littéraire*.

Boutades.

Dialogue sur le boulevard :

— Comment se fait-il que toi, un homme si élégant, demande un de ses amis à Grosbinet, tu te promènes avec un chapeau tout rapé ?

— Mon Dieu ! pour une raison bien simple ; ma femme m'a dit : « Tant que tu mettras cet affreux chapeau, je ne sortirai pas avec toi ! »

On donne une leçon à Bébè :

— D'où viennent les pommes ?

— Des pommiers.

— Les poires ?

— Des poiriers.

— Et les dattes ?

Bébè, après un instant de réflexion, et tout triomphant ;

— Des calendriers.

Le mot d'un cardinal.

D'esprit très tolérant, Mgr Donnet vivait en relations très cordiales avec le grand-rabbin de Bordeaux. Et comme on lui reprochait cet excès de tolérance :

— Eh ! mon Dieu, répond le cardinal, laissez-moi le voir en ce monde, puisque je ne le verrai pas dans l'autre.

Un pochard rentre gris chez lui. Sa femme le sermonne :

— Comment, dit-elle, tu m'avais promis de rentrer à minuit, et il est trois heures du matin ?

— Eh bien, quoi ! dit le mari en montrant du doigt le cadran de sa montre, il n'y a pas une si grande différence entre minuit et trois heures, tiens, regarde, je suis en retard... à peine de deux centimètres.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.